

Carnets #05

Contemporain

Anthony Milans

#01 — L'intérieur

Une table en pin. Un carreau ébréché.
La tasse bleue.
Sur le mur, la lumière oblique
remonte le plâtre grain par grain.

Rien ne presse.
Une mouche butte contre la vitre.
La main sur la toile cirée
suit une fente, la creuse
sans y penser.

Combien de temps depuis le dernier pas
qui a traversé la pièce
le dernier mot
Le souffle soulève la cage thoracique
la maintient
la relâche.

Et la lumière oblique, toujours,
continue son chemin vers le haut du mur.

Sans savoir
si je suis encore assis.

#02 — Le seuil

Je touche le carreau du bout des doigts. De l'autre côté, la lumière oblique rase la vitre sans la franchir — elle hésite au seuil du verre, suspendue entre l'extérieur qui la porte et l'intérieur qui l'attend. La rue coule sous les fenêtres, les passants des éclats dans ce courant qui ralentit sans jamais s'arrêter. Derrière moi, la pièce respire son air immobile, la chaise a refroidi.

Je ne sais pas depuis quand je suis là, la paume ouverte contre la vitre.

On reste ainsi, sans savoir si l'on attend ou si l'on a déjà traversé.

Ma chaleur a passé le verre. Dehors est déjà dedans par ce que j'y dépose.

#03 — La rue

Je vais. La rue au long du jour,
la pluie lave la pierre luit.
L'ombre court sur le mur. Toujours
le temps s'efface dans la nuit.
Je vais où le flux va sans fin,
parmi des pas qui ne sont tus.
La rumeur bat contre la main
du mur qui garde le temps tu.
On suit la même voix qui fend
sans savoir où le soir nous prend.
L'air luit, la lumière descend
trancher les ombres sur le temps.
Combien de pas avant qu'enfin
le soir qui prend, la rue qui dort ?
La rue s'étend, se perd sans fin,
et rien n'arrête l'élan de son corps.

#04 — L'autre

Tu es là sans être là. La lumière
sur le mur, là où ton visage
devrait être — un rectangle plus clair.
Je ne sais pas si c'est toi que j'attends
depuis le premier pas dans cette pièce,
depuis le seuil où ma paume s'est ouverte
sur le vide entre la rue et la chaleur.
Peut-être que tu n'existes pas.
Peut-être que c'est l'absence qui a pris ta forme,
le manque qui a fait ton visage
dans la lumière qui descend sans fin.
Alors je te parle à toi qui n'es pas là,
je pose les mots dans l'endroit vide
et la chaleur de ma voix
fait un corps à ce qui n'a pas eu le temps d'être.
Qui es-tu pour que la rue
et le mur et la pluie et le jour
convergent vers cette chambre sans toi ?

#05 — Boucler la boucle

La table de pin. Le carreau ébréché.

La tasse bleue — la même.

Rien n'a bougé. Ou plutôt

tout a bougé dans l'immobilité des choses.

La lumière plus basse sur le mur,

la main posée à plat sur la toile cirée,

ouverte, sans chercher la fente.

Le souffle soulève et relâche

et c'est le même geste et ce n'est plus le même.

Dehors est rentré par ce que j'ai traversé.

La chaleur de la rue colle encore à la peau.

L'eau du flux, la lumière de l'absent,

le temps de la rue, le pas du seuil —

tout cela respire dans l'air de la chambre.

Nous sommes assis dans la lumière qui change,

toi sans visage, moi sans question.

Nous sommes dans la pièce où tout a commencé

et tout est différent et rien n'est à refaire.

La main sur la table. La tasse bleue.

La lumière qui descend.